

des caractères, des tempéraments, des goûts. Là encore se retrouve la substitution des appréciations toutes naturelles aux appréciations surnaturelles que la foi suggère et impose.

Nous nous montrons volontiers sévères, messieurs, contre les faiblesses de nos sœurs les chrétiennes sur ce chapitre des « incompatibilités d'humeur ». Nous leur reprochons jusqu'au sarcasme d'être victimes de leurs impressions et de conduire leur vie bien plus par la domination exagérée du sentiment que par les inspirations et l'autorité de la raison. Nous ne remarquons pas à quel point, très souvent, nous donnons nous-mêmes, dans ce travers. Oui, qu'un confrère soit moralement ou même physiquement au rebours de nos préférences, il n'en faut pas davantage pour que nous nous détournions de lui, pour que nous le tenions à distance de nous, et qu'entre nous et lui s'établisse une froideur imméritée autant que funeste. Comme si les lacunes dont nous nous plaignons l'empêchaient d'être absolument et éternellement ce que nous sommes : un prêtre!... un prêtre à l'autel, un prêtre au tribunal de la pénitence, un prêtre en chaire, un prêtre au chevet des malades et des mourants! « Il n'est pas aimable, » disons-nous. Le beau grief en vérité! Un prêtre, par sa qualité même de prêtre, au nom du dessein de Dieu qui l'a choisi, qui lui a mis au front l'auréole, est toujours aimable et doit toujours être aimé.

Lorsque nous voudrions nous instruire sur ce

point, lisons attentivement l'Évangile; regardons de près notre modèle achevé, Jésus-Christ. Certes, naturellement parlant, les Apôtres, les douze, n'avaient rien de bien séduisant.

Ils étaient inintelligents, en général, de la pensée et de la mission de leur Maître. Grossièrement fascinés par l'espoir et l'attente d'un Messie glorieux, ils ne rêvaient que bien-être, que grandeur dans ce royaume dont ils l'entendaient fréquemment parler. Ils ambitionnaient d'y tenir une place d'honneur à sa droite et à sa gauche. Quand Jésus, pour leur ouvrir les yeux, insistait à leur annoncer sa passion prochaine et sa mort, ils ne comprenaient rien : *Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte*¹, et bon nombre de prédictions du même genre d'une netteté, d'une précision frappante : *Nihil horum intellexerunt*.

Ils étaient inintelligents, dans le détail, de la doctrine, des tendances et des actes du Sauveur. Ils l'étaient constamment. On les a mal reçus dans une bourgade. Seigneur, disent-ils, voulez-vous que nous appelions sur ces gens-là le feu du ciel? Jésus répond sur le ton du blâme le plus énergique : *Increpavit eos dicens : Nescitis cujus spiritus estis*², nous n'avons pas, vous et moi, les mêmes pensées. Philippe entend, à chaque instant, revenir sur les lèvres de son

¹ Matth. xx, 18. — ² Luc. ix, 54, 55, 56.

Maître le nom du Père des cieus. Pour en finir avec le mystère qui enveloppe cette appellation touchante, il croit faire preuve de sagacité : « Montrez-nous-le donc une bonne fois, ce Père, » comme on montrerait un personnage de chair et d'os. *Ostende nobis Patrem, et sufficit nobis*¹. L'aveugle du chemin de Jéricho, Bartimée, crie : « Fils de David, ayez pitié de moi. » Les disciples le malmènent : *Comminantur ut taceret*. Lui, crie plus fort. Jésus le fait approcher et le guérit². Un jour, de petits enfants, avec l'insouciance hardie de leur âge, se pressent à qui mieux mieux contre lui. En gens bien avisés, les disciples les repoussent. *Discipuli increpabant eos*. Jésus proteste et dit : *Sinite parvulos, et nolite prohibere eos venire ad me... : talium est regnum cælorum*³. Pauvres chéris que l'antiquité païenne a profanés, et au front desquels, pour jamais, le divin Pasteur fait rayonner l'innocence et sa beauté!

Ils étaient cupides, intéressés : *Reliquimus omnia, et secuti sumus te... : quid erit nobis*⁴? Ce qu'a dû être pour l'âme délicate du Christ ce : *Quid erit nobis?* Comme si la première récompense ne consistait pas dans l'honneur de le suivre!

Ils étaient peureux. Ils étaient lâches. A Gethsémani, Jésus a conduit avec lui ses préférés pour qu'ils l'assistassent de leur compassion : *Vigi-*

¹ Joan. xiv, 8. — ² Marc. x, 46. — ³ Matth. xix, 13; Marc. x, 13. — ⁴ Matth. xix, 27.

late mecum. Il les trouve trois fois de suite lourdement assoupis : *Invenit eos dormientes*¹, et quelques instants après, au premier péril, quand la cohorte armée que Judas amène pénètre dans l'enclos, il les voit fuir. *Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt*. Enfin, le premier d'entre eux, Pierre, qui a tout d'abord montré quelque vaillance, dans la cour du prétoire, sur une provocation de servante, s'oublie et s'emporte jusqu'à le renier cyniquement : *Cæpit detestari et jurare quia non novisset hominem*².

Essayez, messieurs et vénérés confrères, en face de ces quelques souvenirs et de tant d'autres que je n'évoque pas ici, essayez de vous représenter ce que Jésus-Christ, dans sa nature humaine incomparablement affinée et exquise, a dû souffrir de l'entourage; vous n'y réussirez pas. La vérité, sur ce point, dépasse ce qu'on en peut concevoir.

Eh bien! ce sont ces inintelligents, ces cupides, ces poltrons, ces déserteurs, ces menteurs, qu'il appelle du doux nom d'amis! *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos*³. Renchérissant encore sur cette appellation déjà si tendre, d'une voix caressante comme celle d'une mère il leur dira : « Mes petits enfants, » *filioli*⁴. Et pourquoi? parce que derrière toutes leurs insuffisances il découvre, il salue, il contemple en

¹ Matth. xxvi, 56; Marc. xiv, 50. — ² Matth. xxvi, 74. — ³ Joan. xv, 14. — ⁴ Joan. xiii, 33.

eux la dignité que leur fait leur vocation d'apôtres : *Elegit duodecim, quos et apostolos nominavit*; parce que sous le voile épais, sous le premier plan grossier des choses extérieures il voit en eux, de son pénétrant regard, la beauté persistante et inamissible du don de Dieu.

Après cela, messieurs, osons nous prévaloir, pour ne pas aimer nos frères les prêtres, tous nos frères, du ridicule et lamentable grief de l'incompatibilité d'humeur.

V

Voilà qui est plus grave et semblerait légitimer nos antipathies et nos éloignements. Nos confrères ont quelquefois à notre égard des torts réels. Nous pouvons faire la preuve qu'ils se sont mal conduits envers nous, qu'ils nous ont nui ou qu'ils ont cherché à nous nuire. Il nous arrive souvent de nous tromper dans nos appréciations trop hâtives; nous devons nous tenir en garde contre la précipitation de nos jugements. Mais il est des circonstances où l'illusion et l'erreur ne sont plus possibles. L'évidence existe, elle s'impose. Aurons-nous, pour cela, le droit de nous départir de notre principe évangélique de dilection surnaturelle à tout prix, de récuser le bien fondé du précepte formel, sans condi-

tion, sans exception, de notre Maître adoré? Non point. Les torts même démontrés d'un confrère sont répréhensibles, chargent sa conscience, mais, en fin de compte, n'atteignent et n'altèrent pas, en lui, sa qualité irréductible de prêtre. Malgré ce qu'il a pu dire et faire contre nous, aujourd'hui comme hier, il est prêtre. Il le sera demain; il le sera à jamais. *Sacerdos in æternum*. Pas une seule de ses dignités sacerdotales, pas une seule de ses puissances n'est compromise en soi. Déchirez le masque de l'homme, il reste la divine effigie du prêtre; il reste la similitude vivante du Christ, un autre Christ, tout ce que vous êtes vous-même de par le sacrement de l'Ordre et votre grande vocation.

C'est là, c'est devant cette majesté du sacerdoce intangible, même chez un prêtre devenu notre adversaire, que nos animosités instinctives doivent s'apaiser et tomber. On ne nous demande pas de manquer de prudence, de nous désintéresser du souci de notre réputation, si c'est notre réputation qu'on attaque, du souci de nos entreprises et de nos œuvres, si ce sont nos œuvres et nos entreprises qui sont menacées; on ne nous dissuade pas d'user de toutes les vigilances et de toutes les précautions nécessaires; mais, au nom de l'Évangile et du commandement nouveau du Christ, *mandatum novum*, on nous adjure d'être clairvoyants, de ne pas rendre le prêtre passible des fautes de

l'homme, et de continuer, tout en condamnant celui-ci, d'aimer surnaturellement celui-là.

Saint Paul est prisonnier à Rome. Il apprend de source sûre que, sous couleur d'apostolat et de zèle, quelques-uns de ceux qu'il a associés à son œuvre cherchent à le discréditer et à le supplanter par jalousie. Le mot se trouve dans l'Épître aux Philippiens. Le Saint-Esprit n'aurait pas laissé passer une expression imméritée et fautive. Relisons du reste le texte sacré : *Quidam quidem propter invidiam et contentionem...* Deux versets plus loin : *Quidam ex contentione Christum annuntiant, non sincere, existimantes pressuram se suscitare vinculis meis*¹. L'accusation est précise, autant que motivée. Que va dire le grand Apôtre? Il semblerait bien qu'il ait le droit de se plaindre avec quelque amertume, de laisser percer contre ceux qui se conduisent de la sorte envers lui de l'animosité et de la mauvaise humeur. Écoutez la suite : *Quid enim? Dum omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem, Christus annuntietur; et in hoc gaudeo, sed gaudebo.* Tels quels, ces ouvriers évangéliques de mauvais aloi font du bien. Ils annoncent Jésus-Christ. Non! Saint Paul, oubliant ses griefs personnels, n'élève point de protestations ni de réclamations irritées. Ce qui le touche personnellement pâlit devant les intérêts de la vérité, servis et propagés en dépit des

¹ Ep. Philip. 1, 15, 17, 18.

dispositions fâcheuses de ceux qui les servent. Non seulement il n'incriminera pas, mais il se déclare heureux : *In hoc gaudeo... gaudebo.* L'esprit de foi opère ces prodiges. En pareille occurrence pour notre compte, sachons comprendre, et, quand nous aurons compris, sachons agir.

VI

Terminons notre enquête, messieurs et vénérés confrères, terminons-la en signalant et en déplorant ce qui est l'obstacle le plus accoutumé, le plus universel, à l'expansion de la dilection voulue de Dieu entre nous : le vieil égoïsme implanté au centre de notre être. Nous n'aimons pas nos frères habituellement par ce très simple motif que nous nous aimons nous-mêmes.

Le moi est haïssable, a dit Pascal. Il l'est pour tous et chez tous, mais combien davantage chez le prêtre, dont il atrophie la vocation dans sa racine et dans sa fleur!

Que de nuances et que de degrés de l'amour de soi chez l'homme, et donc chez le prêtre, puisque en dépit de sa vocation sainte et des grâces qui lui sont départies pour la remplir, il lui est difficile, presque impossible, de dépouiller entièrement l'infirmité de ses tendances natives!

Il y a l'amour de soi que j'appellerai inconscient, j'allais dire ingénu. Commençons, si vous le voulez, par celui-là, qui est plutôt un travers qu'autre chose, et se révèle dans les moindres détails de la vie. Tantôt, c'est une première éducation un peu molle et efféminée, tantôt ce sont des insuffisances de santé auxquelles il a fallu remédier par des soins assidus qui ont créé des exigences singulières, je ne sais quelle recherche et quel besoin de bien-être, partout et toujours, quelle préoccupation incessante de se les procurer, et, parallèlement à ce souci prédominant, une quasi indifférence pour tout le monde.

Il y a l'amour de soi qui tient du tempérament et se manifeste par une mise en avant exagérée de la personnalité. Ce prêtre actif, ardent, entreprenant, multiplie les occasions de se produire, et, dans la poursuite du but qu'il veut atteindre, se pousse au milieu de ses confrères, écarte du geste, de la voix, du regard, des démarches de tout genre auxquelles il se livre, quiconque se trouve sur son chemin. Il semble réaliser la doctrine darwinienne de la lutte et de la concurrence pour la vie. Le *struggle for life*, l'instinct de la combativité, pour employer les néologismes du jour, ne le laissent jamais en repos. Il faut qu'il soit le premier partout. De se demander s'il ne blesse et ne décourage pas ses confrères, il n'y songe même pas. De les aimer, il s'en soucie médiocrement.

Tout préoccupé de lui qu'il est, il n'en a pas le loisir.

Il y a l'amour de soi que l'ambition proprement dite suggère, attise, exaspère. Ce prêtre vise à telle ou telle situation brillante. Il s'est fait des honneurs un rêve obstiné. Ne lui demandez pas d'aimer ses frères. En vérité, comment s'y prendrait-il? Tout ce qu'il a d'intelligence et de cœur reployé sur lui seul se dépense au profit de ses desseins, soit qu'il les cache avec habileté, soit qu'il les affiche ouvertement. L'obstacle, d'où qu'il vienne, l'aigrit, l'irrite. Et si l'obstacle s'incarne dans un autre prêtre qu'il connaît, c'est bien pis encore. Ce frère de vocation et de sacerdoce, devenu un rival, lui devient odieux. A l'insouciance générale envers tous les autres, née de ses préoccupations fiévreuses, s'ajoute, contre celui-là en particulier, une animosité, faut-il dire le mot? une hostilité qui fait pitié et qui fait peur.

Il y a l'amour de soi dont le conflit des situations est la cause. Voilà deux confrères, jeunes encore, qui, au cours de leurs premières études et de leurs années de grand séminaire, se sont tendrement et saintement aimés. Tels David et Jonathas. Entrés tous deux dans le ministère paroissial ou le professorat, l'un a des succès, l'autre demeure ignoré. Il n'en faut pas davantage pour que tout change désormais entre eux. Celui dont on ne parle pas, celui qu'on oublie, souffre du prestige qui entoure les débuts de son

ami d'autrefois. La blessure, en quelque sorte localisée sur un seul point pour le moment, risque de s'élargir peu à peu et d'envahir tout le cœur. Il n'aime plus son ancien condisciple. Il n'aimera peut-être plus aucun confrère. Voilà un curé vénérable, digne par ses longs services et sa vertu de l'estime de tous. Un vicaire lui est envoyé. Au commencement, entre le vieillard et le jeune prêtre, tout est au mieux. Les paroissiens sont édifiés de ce spectacle de concorde et d'attachement mutuel : *Quemadmodum patri filius*. Laissez passer un peu de temps; tout est changé. M. le curé ne parle plus de son vicaire avec le même plaisir. Il ne lui reconnaît plus les mêmes qualités. La critique a remplacé l'éloge. Il est visible qu'il n'a plus pour lui les mêmes sentiments, qu'il ne l'aime plus, peut-être qu'il le déteste. Qu'est-il donc arrivé? Oh! rien d'extraordinaire. M. l'abbé prêche d'une façon intéressante. M. l'abbé déploie beaucoup d'ardeur aux œuvres dont il s'occupe. M. l'abbé voit sa clientèle du confessionnal grandir. M. l'abbé se pose mieux de jour en jour devant le public, dont il conquiert l'admiration et les sympathies. Et tout cela, qu'il en convienne ou non, offusque l'ancien du sanctuaire. Le bon, l'excellent, le saint curé, n'a pas le courage d'accepter la situation telle qu'elle est. Le Précurseur a bien dit : *Illum oportet crescere, me autem minui*¹. Mais qu'il est donc

¹ Joan. III, 30.

difficile, à ce qu'il paraît, de le dire après lui, et comme lui!

Il y a l'amour de soi privé, celui dont nous venons d'esquisser quelques traits; il y a l'amour de soi collectif, d'autant plus redoutable qu'il s'exerce en de plus vastes proportions et se déguise mieux sous la subtilité des prétextes.

Les prêtres d'une même paroisse, les prêtres d'une même communauté diocésaine, les prêtres d'une même congrégation religieuse, se laissent prendre au péril délicat de l'esprit de corps. Ils ne disent pas : *moi*; ils disent : ma paroisse, ma communauté, ma congrégation; c'est le même désordre, voilé d'un euphémisme. Ce que bon nombre d'entre nous, messieurs, sous couleur d'attachement légitime à leur famille spirituelle, se permettent contre leurs confrères de sentiments et de procédés inavouables, de dédains, de dénigrement, d'oppositions sourdes, de partis pris de nuire, n'est ni plus ni moins que scandaleux. *Sint unum*, a dit Jésus. Les pires adversaires de l'unité et de l'union du clergé, messieurs, ce ne sont pas les athées, les socialistes ou les francs-maçons. Je le dis avec une poignante tristesse au cœur : c'est nous!

Oh! qui nous délivrera donc de l'odieuse tyrannie du *moi*, du *moi* de toute nature, privé ou collectif, du *moi* toujours, du *moi* partout? Notre dignité personnelle y gagnerait, notre

¹ Joan. XVII, 14.

dignité et notre sainteté, but suprême de nos vies, et notre puissance d'influence et d'action pour le bien aussi. Jésus a dit : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem*¹. Quelle promesse, messieurs, et comme elle devrait nous séduire ! Nous avons entre les mains un moyen infailible de prouver au monde qui nous sommes, d'où nous venons, de quelle mission supérieure nous sommes investis. Ce moyen, attrayant et doux, c'est de nous aimer ! Et nous n'en usons pas. Les hommes du siècle, les chefs de partis, les représentants de toutes les idées antireligieuses, pour s'imposer aux foules, parlent sans cesse de la communauté de leurs vues et de leurs aspirations. A les entendre, ils seraient unis entre eux par un vaste amour. Ils savent à quoi s'en tenir sur les prétendus liens intimes qui les unissent. Et le public, non plus, ne se fait pas illusion. Non, ils ne s'aiment pas. Dans la poursuite fiévreuse de leurs ambitions politiques ou pécuniaires, ils se servent les uns des autres, prêts à passer par-dessus leurs rivaux, pour atteindre le but.

Si tout d'un coup, au milieu de cette chevauchée vers la richesse et le pouvoir, une société d'êtres apparaissait qui véritablement n'auraient qu'un même cœur, pour le triomphe désintéressé d'un même principe, d'un même idéal,

¹ Joan. XIII, 35.

l'Évangile, l'attention de tous s'éveillerait. Ce serait de la surprise d'abord, puis de l'admiration, puis du respect. On voudrait avoir l'explication d'un si étrange phénomène. De l'effet on remonterait à la cause. Et la cause, on finirait bien par découvrir que c'est Jésus-Christ. Et cette constatation, à elle toute seule, suffirait peut-être à ramener la foi. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.*

Messieurs, ne nous plaignons pas des lenteurs de l'avènement du règne de Dieu sur la terre. C'est nous qui le retardons. C'est nous qui lui faisons échec, faute de savoir et de vouloir nous aimer !